

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 78 (1933)
Heft: 4

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUES

CHRONIQUE ALLEMANDE

Schlieffen.

A propos du 100^e anniversaire de sa naissance.

L'histoire militaire moderne allemande compte peu d'hommes dont le souvenir soit resté aussi vivant, au sein de la nouvelle armée du Reich, que celui du comte Alfred Schlieffen. Cette constatation est d'autant plus surprenante que Schlieffen, pendant qu'il assumait la charge de chef de l'état-major général, de 1891 à 1906, fut relativement peu connu dans l'armée, et que les œuvres importantes publiées par cet infatigable travailleur, lorsqu'il se fut retiré, dépassèrent à peine le cercle de ses anciens subordonnés. Toutefois, la recherche des raisons pour lesquelles le succès décisif nous échappa au cours des journées de septembre 1914, donna un regain d'actualité à l'œuvre de l'homme qui, durant les vingt dernières années de sa vie, s'attacha avec une énergie inébranlable à l'étude du problème de la guerre sur deux fronts, contre des forces supérieures. On en est ainsi venu à considérer Schlieffen comme un héros modeste qui consacra sa vie au bien de sa patrie, et dont le labeur considérable et désintéressé inspire l'admiration et la reconnaissance.

Schlieffen a étudié pendant de longues années l'histoire de la guerre et s'est occupé intensivement des problèmes modernes, politiques et militaires. Il possédait ainsi de vastes connaissances dans ce domaine, et un sens aigu des réalités, qui l'immunisait contre cet optimisme exagéré, ce bavardage fleuri de mots à l'emporte-pièce qui était très en vogue en Allemagne avant la guerre mondiale.

Il s'employa sans succès à réclamer la mise en œuvre de toute notre puissance défensive, en regard de l'augmentation des armements des deux puissants alliés : la France et la Russie ; c'est sans succès non plus qu'en 1909, dans son ouvrage « La guerre moderne », il exposa en toute franchise la situation périlleuse dans laquelle nous nous trouvions par suite de l'entrée de l'Angle-

terre dans l'alliance. Il s'attira ainsi l'inimitié de l'Allemagne officielle et de la presse unanime, ou peu s'en fallait.

En sa qualité de chef militaire responsable, comment pouvait-il répondre à ce danger ? Schlieffen se reporta à la situation de Frédéric le Grand au début de la Guerre de sept ans. Et il arriva de nouveau à cette conclusion que l'attente passive en face d'une attaque supérieure en force déclenchée de deux côtés à la fois devait fatalement conduire à une défaite rapide. C'est seulement en attaquant et réduisant à l'impuissance l'un des deux adversaire qu'il y aurait des chances de venir ensuite également à bout de l'autre. Il importe donc de s'en prendre tout d'abord à l'adversaire le plus dangereux et le mieux préparé à la lutte. Mais il s'agit de l'écraser *rapidement*, sinon l'autre aura le temps d'avancer et d'attaquer par derrière. C'est ainsi que se développe chez Schlieffen l'idée de destruction dictée par la nécessité de se tirer d'une situation dangereuse, idée qu'il retrouve dans de nombreuses campagnes de l'histoire et qu'il cherche à réaliser par les moyens modernes.

Il estime donc que la condition essentielle du succès consiste à concentrer jusqu'au dernier degré les forces sur le front où l'on recherche l'action décisive, en dégarnissant au besoin les autres fronts. Il va plus loin encore et applique son idée de la concentration à l'opération décisive elle-même, en ce sens qu'il met en jeu la masse de ses forces là où l'adversaire est le plus faible, et là où il s'attend le moins à une attaque. S'inspirant de Frédéric le Grand et de Moltke, ses opérations sont presque toujours dirigées contre les flancs et les arrières de l'ennemi, estimant ce moyen seul capable d'amener la *décision rapide* que doit rechercher celui des deux adversaires qui est le plus faible. Dans cet ordre d'idées, il reprend sans cesse le projet de passage à travers la Belgique. L'armée allemande devrait-elle s'épuiser contre le front fortifié français, réputé infranchissable, tandis que les armées russes s'approcheraient de Berlin ? Ce n'est donc pas par simple mépris des engagements politiques qu'il finit par envisager la violation de la neutralité belge, mais bien par la nécessité de sortir d'une situation qui s'avérait à priori très difficile.

Schlieffen enseignait que des succès rapides ne peuvent être obtenus que si les chefs de tous grades font preuve d'énergie et d'esprit d'initiative. C'est à cette condition seulement que le facteur surprise peut être exploité. Il a insisté sans cesse sur ce point. Il veut habituer ses élèves à penser librement, ainsi qu'il a l'habitude de le faire. Nous savons que, pendant sa longue activité professionnelle, il approfondit dans de nombreux jeux de guerre, voyages d'état-major général et publications, avec l'application et la précision qui lui étaient chères, l'étude de toutes

les possibilités politiques, militaires, opératives et tactiques. Son opinion était que le chef doit rester maître de toutes les situations qui peuvent se présenter. C'est pourquoi il préparait sans cesse pour ses élèves des situations nouvelles et compliquées, pour les habituer à faire preuve de logique et d'esprit de décision. Il savait que la guerre contre un adversaire supérieur en forces impose à chacun des exigences considérables, au sujet desquelles on se faisait à cette époque des idées absolument fausses, à raison du succès rapide et relativement facile des campagnes de 1866 et de 1870-71.

Schlieffen passe pour le premier qui ait étudié pratiquement le problème de la conduite d'armées fortes de millions d'hommes. Il entrevoyait dans ce principe une manifestation inévitable de l'époque moderne. Il disait volontiers que « seuls de gros moyens et de grands efforts permettent de faire de grandes choses », et il ajoutait cette remarque fort juste que, de tous les grands capitaines de l'histoire, « aucun ne s'est jamais plaint d'avoir à manœuvrer de trop nombreuses troupes ». Il estimait que la solution du problème de la conduite des troupes dépend avant tout de la personnalité du chef. Il méprisait les « directives » et entendait éviter la chasse aux décorations par des qualités d'austérité dans la conduite des troupes. A cet effet, il mettait en œuvre tous les moyens techniques modernes. Il fut le créateur des troupes du télégraphe. Il se représentait l'« Alexandre moderne » assis commodément devant la carte générale du champ de bataille, en train de « téléphoner des mots enflammés » et recevant par les moyens modernes de transmission des renseignements sur l'observation terrestre et aérienne. Dans d'autres domaines encore de la technique il manifestait un esprit très moderne, constamment disposé à mettre en valeur les dernières inventions. C'est à lui que nous devons l'artillerie lourde de l'armée de terre, avec laquelle il entendait donner une forte impulsion au caractère offensif de sa conception stratégique. Sous son ministère, la capacité de rendement des chemins de fer fut considérablement augmentée, car il considérait le rail comme le moyen par excellence d'opérer par surprise des déplacements de forces d'un front à un autre.

D'aucuns n'accordaient à la personnalité de Schlieffen que de vastes connaissances historiques et une logique rigoureuse. Qui-conque ne le connaissait que superficiellement, pouvait même croire qu'il était peu doué pour la gymnastique de l'esprit. Or, tel n'était pas le cas. Peu d'écrivains ont saisi avec autant de précision l'extraordinaire puissance morale de Frédéric le Grand ; peu ont accordé autant de valeur aux forces transcendantes, mystérieuses et insaisissables, que Schlieffen dans son étude magistrale *Der Feldherr*. Il était convaincu que seul était capable

de mener à bien un combat contre des forces supérieures « le chef qui possède quelque chose de surhumain, de merveilleux — qui peut s'appeler génie ou autrement ».

Schlieffen n'a pas connu la guerre mondiale. Ses successeurs ont échoué, parce qu'ils ne sont pas restés fidèles à son esprit. Tous les efforts ultérieurs n'ont pas pu recréer l'occasion manquée du début. Malgré tout, Schlieffen n'aura pas travaillé en vain pour notre armée et notre peuple, si nous conservons ses idées et savons les développer en les adaptant aux conditions actuelles.

GÉNÉRAL VON COCHEHAUSEN

